



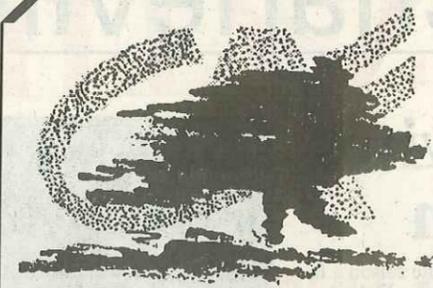
In Bouffou et Assondelli doublent Gmünder forfait

— Le spectacle n° 824, que devait donner le Gmünder Schatten Trio ce matin, est annulé. Il est remplacé par «Appartamento con figure», de Assondelli et Stecchettoni (en lieu et place de leur représentation n° 715 d'hier soir qui a été annulée. Vous suivez ? Bon, alors allez voir les truculents Italiens ce matin, à 10 h, au foyer du théâtre.

— Le génial Joao Paolo Cardoso (du Théâtre

de marionnettes de Porto, au Portugal) donnera une représentation supplémentaire de «Miseria» ce samedi, à 21 h, à l'hôtel de ville, salle n° 2.

— Bouffou Théâtre donnera également une représentation supplémentaire (de «Polarc Porc») ce samedi, à 21 h, à l'hôtel de ville, salle n° 1.



Festival Mondial des Marionnettes, Horloge du Grand Marionnettiste, nous participons

CA CRÉDIT AGRICOLE

Combats

Après l'apartheid, Gary Friedman en guerre contre le sida

Depuis la nuit des temps, les marionnettes ont exalté l'héroïsme, moqué les puissants et raconté les amours. Après les avoir mobilisées contre l'apartheid dans son pays, l'Afrique du Sud, Gary Friedman les a lancées dans un combat de titans, contre le sida.

Quand voici bien des années, Gary Friedman débarqua d'Afrique du Sud à Charleville-Mézières, il lui fallut extrêmement peu de temps pour que sa physionomie sympathique y devienne familière. Il y fit de longs séjours répétés et on le vit notamment participer à l'animation qui en 1981 marqua les 40 ans des Petits comédiens de chiffons dans les rues de la ville où son don de ventriloque, sa gaieté et ses mup-

pets firent merveille. En vérité ses préoccupations en tant qu'Africain blanc du Sud, étaient éloignées du Muppet's show.

La preuve en est sa création, en 1983 sous son nom de troupe «Royal puppet company» d'un spectacle mettant en scène Puns employé municipal au service des égouts de Capetown, et Doedie, sa femme, marchande de fleurs. De Puns à Punch il n'y avait qu'un pas

linguistique évident, et de fait Puns empruntait au Punch de tradition britannique son sens critique des institutions.

En l'occurrence dans cette histoire c'est évidemment l'apartheid qui était combattu par Gary Friedman. Il fit d'ailleurs constamment évoluer son spectacle au fil des événements politiques, en y introduisant aussi des personnages comme Peter Botha, Desmond Tutu, Ronald Reagan, Margaret

Thatcher, afin de coller à l'actualité.

Un doublage tous les huit mots

L'histoire de Puns et Doedie, mettant en cause la société raciste d'Afrique du Sud à travers ses conséquences sur la vie quotidienne des gens, fut jouée en salle et dans la rue en 84, en 85, dans de nombreuses villes d'Afrique du Sud, et en Europe en 1987. Puns et Doedie ne sont pas disparus, d'ailleurs, mais aujourd'hui, après les «marionnettes contre l'apartheid», Gary Friedman s'est engagé dans un autre travail tout aussi impliqué dans la vie quotidienne, et sur un sujet de préoccupation tout aussi grave : la prévention du sida. C'est le but de «Puppets against aids», c'est-à-dire «marionnettes contre le sida».

Gary Friedman et les membres de la compagnie Areep fondée en 87 à Johannesburg ont présenté mardi dernier une conférence internationale sur leur expérience. Ils sont aussi

tous les huit mois ! Or, explique Gary Friedman, toute action d'origine gouvernementale serait vouée à l'échec à cause de la défiance des populations à l'égard du gouvernement. Le seul moyen est d'agir par le biais d'associations non gouvernementales.

Des marionnettes ni blanches, ni noires

Une seule équipe tourne en Afrique australe, mais Gary Friedman pense qu'il existe un bon espoir d'en créer d'autres : «Il y a beaucoup d'argent disponible dans le monde contre le sida».

Si le spectacle de marionnettes a été choisi comme moyen d'éducation, c'est évidemment grâce à son aptitude «naturelle» à la pédagogie.

Mais ce n'est pas le seul. La marionnette, la danse, le chant, le théâtre dans son ensemble, tout est bon pour faire passer le message, souvent en très peu de temps. «Ce n'est pas comme en France, remarque Gary

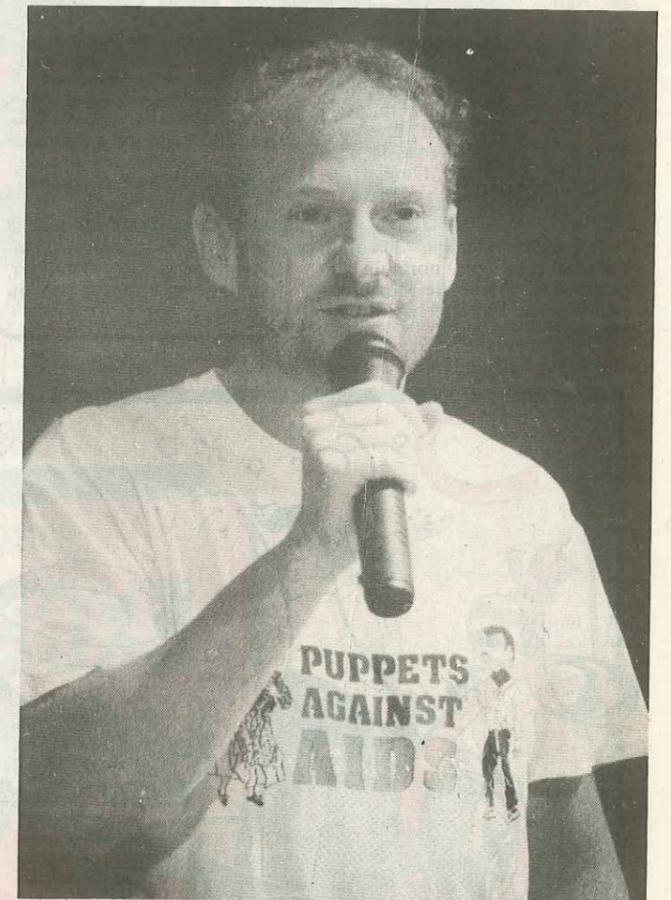
problème seulement de la population noire, souligne Gary Friedman, il concerne tout le monde».

En neuf scènes et avec cinq personnages : Joe, un dragueur séropositif depuis plusieurs années, Mary une jeune femme qui souhaite épouser Joe, Gladys une autre jeune femme qui a des aventures, Sue, qui elle aussi a des aventures mais se protège et Harry, l'ami de Joe, la troupe de Gary Friedman développe une histoire tragique et édifiante, comportant deux grandes conclusions :

1. Pour se protéger du virus du sida, restez avec votre partenaire, soyez fidèle.

2. Si vous n'avez pas de partenaire fixe, utilisez des préservatifs.

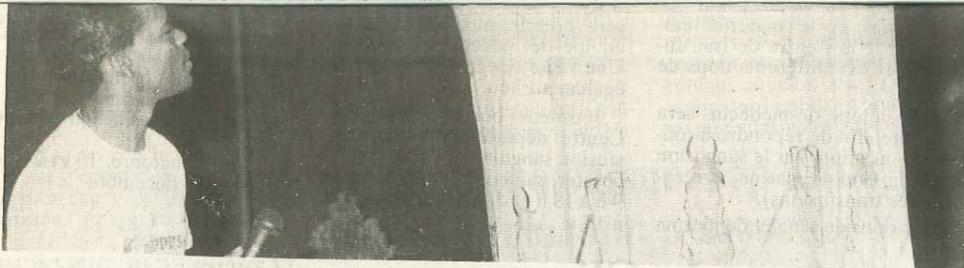
Cette expérience africaine, unique pour l'instant, pourrait connaître des développements dans bien des pays. Gary Friedman dit avoir reçu des demandes du Canada (pour les populations indiennes notamment), de Turquie et du Moyen-



Il était une fois

Géant, le Petit Poucet !

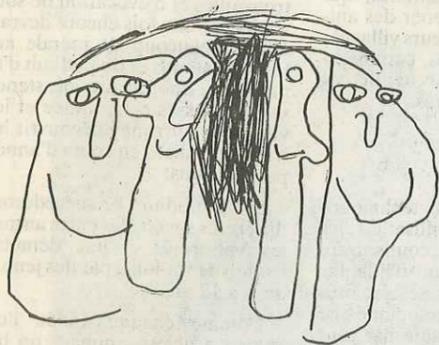




L'histoire de Joe, Mary, Sue et les autres.

Regards d'enfants

Le labyrinthe africain



Où sont les Africains ? Dans la salle de sport !
Où sont les tam-tams ? Sous le chapiteau !

Dans notre tête, nous pensions que c'était une simple exposition d'objets. On est passé par un passage secret et, tout à coup, on a vu une marionnette assez osée...

Puis, par deux petits trous, nous avons vu des personnages de toutes tailles : c'était assez bizarre.

- C'est comme dans une chambre !
- Pour moi, c'est comme si on était dans un vrai village !
- Ah, non ! c'est comme dans une pièce perdue !
- Moi, j'ai vu un personnage qui se débattait !
- Moi, je ne l'ai pas vu.
- Ah oui ! mais il fallait regarder dans deux petits trous minuscules !

Laissons les fétiches nous raconter une histoire.

— Mais quoi ? Bien sûr, sur son pays d'Afrique ! Un vrai trésor...

— Dans une petite maison, j'ai vu deux têtes assemblées comme les marionnettes népalaises.

— Oui, mais attention, certaines marionnettes étaient magiques, il ne faut pas s'en approcher de trop près sinon on attrape des boutons et on peut être malade !

— C'est super ! C'est comme l'ambiance de Yannick Noah ! Alors, allez-y !

CM1-CM2
de l'école J.-B.-Clément



...présenter à Sedan, devant quelques centaines de collégiens et de lycéens le spectacle qu'ils promettent à travers villes et villages d'Afrique australe pour faire de l'éducation et de la prévention. Gary Friedman estime que de toutes les régions d'Afrique, celle du sud est la plus touchée par le développement du sida, actuellement.

On estime en effet que le nombre de personnes touchées par la maladie double

Friedman. En Afrique australe, le grand public n'a aucun accès aux médias. Ici pour faire passer un message important, on téléphone à FR3, et tout le monde est au courant; en Afrique du Sud, ça ne marche pas...».

Le spectacle simpliste que présente «Puppets against aids» est joué avec des marionnettes de couleur grise, tout simplement pour empêcher toute assimilation raciale avec la maladie : «Le sida n'est pas le

Orient. Ici même, dans les Ardennes, sa présence à l'occasion du festival et le relais actif du Dr Penalba du centre hospitalier général de Charleville-Mézières pourraient déboucher sur une action éducative d'une certaine envergure.

«Il faut adapter le message de la prévention à toutes les cultures, dit Gary Friedman, et justement, cela, la marionnette le peut».

B. C.
Le nouveau combat de Gary Friedman.



Prenez un des contes pour enfants parmi les plus classiques du genre. Utilisez une des techniques parmi les plus traditionnelles de la marionnette européenne, l'ombre qui s'est incarnée dans le théâtre Séraphin au XIII^e siècle en France. Et vous avez toutes les chances de vous faire dévorer tout cru par cet ogre qu'est le festival.

La réussite est ici d'autant plus exemplaire, que la mise en scène refuse les effets faciles. On sait depuis belle lurette que les contes et fables pour enfants n'ont parfois pas grand chose à envier à Sade. Et question cruauté, l'histoire du Petit Poucet se pose un peu là. Bref, le Petit Poucet a tout pour ravir les chances de vous faire dévorer tout cru par cet ogre qu'est le festival.

Pour échapper à la curée anthropophage, il fallait une sacrée dose de culot et de talent. Amalgame et la Compagnie des Balmes ont conjugué tout leur savoir-faire et toutes leurs ressources d'invention pour concocter un spectacle qui balade toutes les préventions que l'on pourrait nourrir.

Sans tapage, ni tape à l'œil, le spectacle sème ses trouvailles comme «Le Petit Poucet» ses cailloux, avec précision et bonheur.

«Jouer le Petit Poucet était une gageure», reconnaît Christian Kleinschmidt, un des comédiens, car tout le monde connaît l'histoire; tout l'enjeu résidait dans nos capacités de savoir la raconter tout en retenant l'attention. Ce que nous aimons — nous avons fait également un Pinocchio — c'est raconter une histoire connue de façon différente afin d'ouvrir de nouveaux horizons».

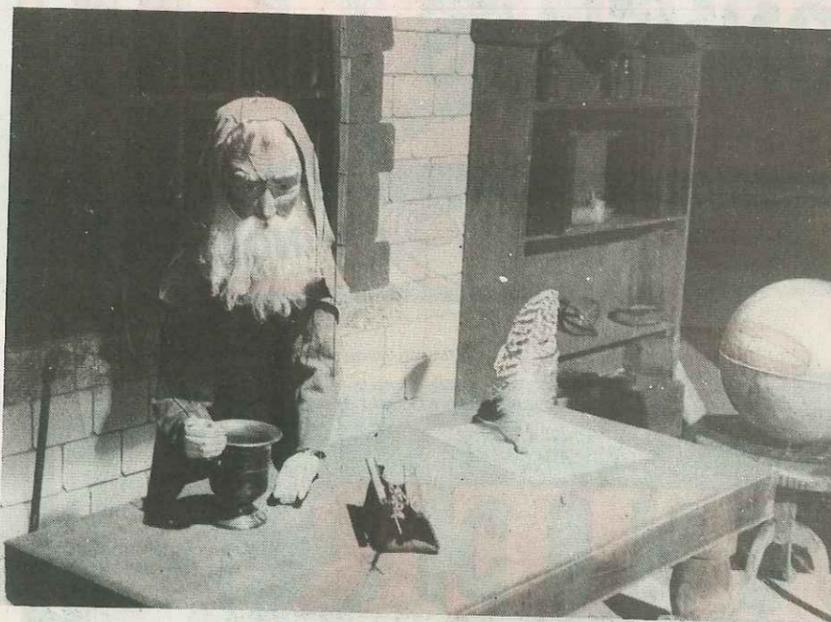
Mais Amalgame et la Compagnie des Balmes — c'est tout leur mérite — ne cèdent pas à la facilité par des effets raccourcis. Joué sur trois écrans, le spectacle module les émotions injectant aussi l'humour nécessaire.

Pour donner leur œuvre, Amalgame et la Compagnie des Balmes ont chaussé des bottes de sept lieues. Véritables marathoniens du festival, ils jouent tous les jours plusieurs fois, démontant et remontant les décors de salle en salle. Certains comédiens sont «sur les genoux», avouent-ils, mais tous sont «comblés».

«Ce qui est extraordinaire à Charleville, c'est de jouer devant des spectateurs de la région et pas seulement des festivaliers. Il y a ici un vrai public. Cette année, le festival est particulièrement bon, bien meilleur qu'il y a trois ans», s'enthousiasme Christian Kleinschmidt. Tout est bien qui finit bien...

Fil

Mainstring-Theater



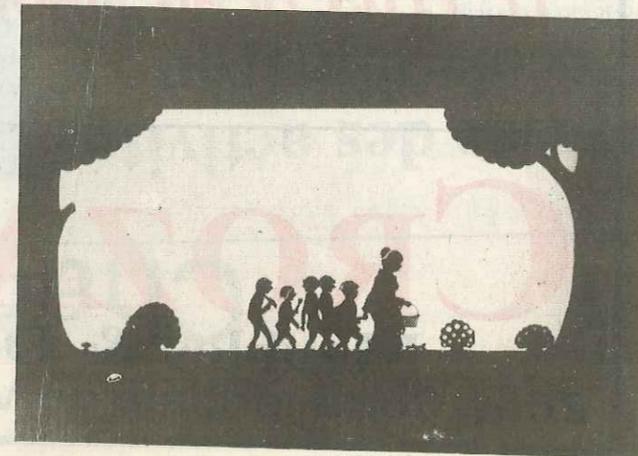
L'art du fil est si délicat qu'il ne se savoure vraiment que dans le calme et parfois même dans le plus parfait silence, là seulement on entend respirer la marionnette, on la sent vivre et vibrer. Toute la magie du fil est dans cette extrême sensibilité, dans ce raffinement, dans cette fragilité qu'une musique ostentatoire jusqu'à l'envahissement efface d'autant plus facilement que la taille des marionnettes est réduite, ce qui est le cas de celles du Mainstring-Theater.

C'est dommage, car Bruno Frascone et Darlène qui l'assistent dans la manipulation et la conception des spectacles, sont des perfectionnistes et des passionnés entièrement voués à leur art.

Ce ne sera une surprise pour personne parmi ceux qui les ont vus cette année, de les retrouver un jour dans le in, c'est tout ce qu'on leur souhaite.

FB.

Images





Assondelli e Stecchettoni : la ré-écriture

Révélés dans le festival 1988 par un intermède impromptu, à base de cocktails sortis d'un shaker dans lequel on avait, au préalable, pris soin de faire entrer un maximum de textes shakespeariens, le couple infernal Paola Serafini-Luigi Angelini, s'est aujourd'hui fait une célébrité dans le monde de la loufoquerie sous l'appellation parfaitement contrôlée «d'Assondelli e Stecchettoni».

Leur passage (trop bref au goût de beaucoup) dans le in, cette fois, du festival mondial 1991, ne sera pas passé inaperçu pour une double raison : d'abord ils n'ont joué qu'à guichets fermés et ensuite leur prestation a confirmé tout le bien qu'on pensait d'eux depuis trois ans.

Avec «Appartamento con figure», ils torchent proprement deux histoires passionnantes : celle de «Dr Jekyll et Mr Hyde» puis celle d'Ulysse. Totalement réécrites pour la circonstance. Et

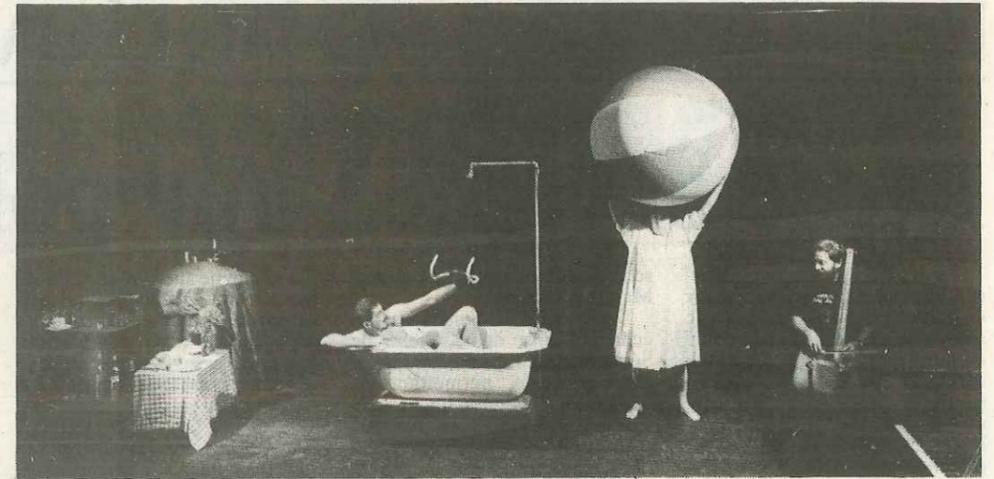
avec en prime, et en lever de rideau, leur «Shaker'speare» de 1988.

Passons sur «Shaker'speare», toujours aussi savoureux en apéritif. Passons brièvement sur Dr Jekyll et Mr Hyde (du véritable théâtre de cuisine pour petit-déjeuner). Arrêtons-nous sur Ulysse qui, en direct de sa baignoire (dans laquelle il baigne entièrement nu !), nous raconte vents et marées, ses incroyables aventures, la perte horrible de tous ses camarades, le coup de Circée la magicienne, etc.

Tout cela pendant que Bobonne (Pénélope) lui frictionne le dos au gant de crin, lui lave les cheveux en faisant bien attention de ne pas laisser couler de mousse dans les yeux.

Toute l'Odyssée dans une baignoire sabot ! Fallait oser. Fallait avoir le talent d'Assondelli e Stecchettoni pour oser. Et pour réussir.

J.-P. H.



Quand le génie et la perfection se rencontrent...

Diego Maj peut repartir tranquille : le festival 91 lui a donné, jeudi, ce qu'il était venu y chercher. A deux reprises, jeudi, le festival a en effet ovationné «Orlando Furioso», super-production d'ombres mêlées de jeu de comédiants et de recherche vocale, teintées de théâtre expérimental : toute la démarche que le Teatro Giovo Vita mène en Italie, du côté de Piacenza, depuis une vingtaine d'années maintenant.

«Au début, en 1971, quand nous avons créé le théâtre Giovo Vita, c'était surtout pour faire du théâtre d'animation ; essentiellement tourné vers le milieu scolaire. Mais un événement nous a montré la voie en 1976 : quand j'ai découvert le théâtre d'ombres. C'était... au festival de Charleville-Mézières. J'ai vu Jean-Pierre Lescot».

Les propos de Diego Maj prennent tout à coup valeur de révélation. C'est historique. Qui donc savait que le plus grand (sans doute) théâtre d'ombres du monde était venu à l'ombre grâce au festival de Charleville-Mézières ?

«Et, depuis 1976, explique Diego Maj, le Teatro Giovo Vita, c'est l'ombre».

Il pourrait ajouter (on le fera pour lui) : c'est la maestria de l'ombre. Une maestria à laquelle les plus grands théâtres italiens font régulièrement appel (la Scala de Milan, par exemple), de même que les plus prestigieux metteurs en scène de théâtre. Car, si le Giovo Vita, c'est l'ombre ; le Giovo Vita, c'est aussi la recherche théâtrale, une recherche qu'il mène, parallèlement à son travail sur l'ombre, au sein du Teatro

San Matteo, lieu magique qui tire son nom de l'église du XIV^e siècle (et du même nom) transformée en théâtre, à Piacenza, à une centaine de kilomètres de Milan.

Le Teatro San Matteo, c'est l'arène du Teatro Giovo Vita qui est, lui-même, un état dans l'ombre, avec ses trente-deux salariés (vingt-quatre permanents et huit saisonniers), avec son centre culturel, «ouvert à bien d'autres formes d'expression encore» comme le Teatro San Matteo est, lui aussi, «ouvert à bien d'autres arts».

Un véritable bouillon de culture(s) dans une Italie où, regrette Diego Maj, «le théâtre d'ombre reste encore un art marginal, comme la marionnette, comme le théâtre de recherche, comme la musique expé-

mentale. En Italie, tout ça n'attire pas le public...».

Et le patron du glorieux Giovo Vita de bénir Charleville-Mézières et son festival : «En termes d'affluence, notre plus gros public est ici, chez vous». Diego Maj oublie de se souvenir des salles de mille personnes et plus que le Giovo Vita réussit à remplir lorsqu'il fait une tournée en Chine, par exemple...

«Non, je n'oublie pas, mais ce n'est pas pareil. Ici, à Charleville-Mézières, les gens viennent à nos spectacles librement, parce qu'ils ont envie de les voir...»

Ils sont ainsi venus, jeudi, pour les deux seules représentations de «Orlando Furioso», au théâtre municipal. Ils sont venus chercher leur choc. Ils l'ont eu ! Un grand

moment du festival 91. Aussi troublant, aussi marquant qu'un passage de Neville Tranter. La réconciliation (après la petite bouderie de 1988) du festival avec Giovo Vita.

La récompense, pour les Italiens de Piacenza, d'un formidable travail de recherche : «Derrière l'heure de spectacle que nous avons donnée, il y a six mois de répétitions. Vingt personnes en répétition, tous les jours» qui n'avaient qu'un objectif : présenter un travail parfait et achevé à Charleville-Mézières.

Mission accomplie. «Orlando Furioso», adapté de l'œuvre de Ludovico Ariosto (écrite vers 1440), une suite de quinze scènes tirées de l'épopée de Charlemagne, c'est furiosoment beau,

sublimement esthétique et exemplairement mis en scène. Le spectateur en a le souffle coupé, qui en ressort secoué.

Il y a quelque chose de magique dans le Giovo Vita, entre cette envoûtante bande son (qui repose sur le seul travail — mais quel travail — de voix d'une comédienne en diction) et la féerie lumineuse des ombres.

Les ombres : un art que le Giovo Vita a mis en révolution dans ce neuvième festival mondial. Une fois de plus. Révolution un peu terrifiante car, quand le génie et la perfection se rencontrent, chacun est alors en droit de se demander de quoi demain pourra être fait...

Jean-Paul HOUNCHERINGER



Diego Maj : «C'est Charleville-Mézières qui a fait découvrir le théâtre d'ombres à Giovo Vita» !

Gioco Vita

Orlando : furiosoment beau !

Le dinosaure a accouché d'une montagne ! Diego Maj peut repartir tranquille, le festival 91 a rendu au Giovo Vita ce que «Le château de la persévérance» lui avait donné en 1985 et que «La boîte à joujoux» lui aurait — les avis sont très partagés — quelque peu retiré en 1988 : le label de référence en matière de théâtre d'ombres.

Off



● Le Théâtre du Lutin (France) donne une représentation supplémentaire de «Perséopée» ce samedi à 10 heures à l'auditorium de l'école nationale de musique.

● La compagnie Komela jouera «Charlie 27» (TP) ce samedi à 15 heures et à 17 heures à la MJC Gambetta.

● La compagnie de Malika (Sénégal) donnera son spectacle «Tam-tam village» (TP) deux fois ce samedi, à 19 heures et 21 h 30 à la MJC Gambetta.



Populaire

Dans la rue, le spectacle

Aujourd'hui, il fera beau. Il faut qu'il fasse beau temps. C'est obligatoire. Parce que le spectacle sera largement dans la rue. Une di-

Les petits saltimbanques gratuitement dans la rue

Le club thérapeutique «Les petits saltimbanques» du CHS Belair joueront à nouveau aujourd'hui à 17 h à la galerie Briand, gratuitement leur spectacle pour enfants «L'histoire de Roudoudou».



ta.
 ● A minuit à la MJC Gambetta, ce samedi, rendez-vous avec le «Cirque des fils» par la compagnie du même nom.
 ● Toujours à la MJC Gambetta, la nuit se poursuivra à 0 h 30 avec la troupe polonaise Student Théâtre qui présentera «One was the man».

Mots

Roberta twiste encore



Un jour sur deux et deux fois ce jour-là, à 17 h 30 et 21 h 30, à l'espace Deville, Jacqueline Sarrazin apporte sa contribution à la défense et à l'illustration de la langue française dans ce qu'elle a de plus intime : ses gallicismes, ses locutions métaphoriques, ses lieux communs.

C'est un jeu de mots et d'images dont la facilité n'est qu'apparente. Il lui a fallu en effet beaucoup d'ingéniosité pour coordonner deux cent cinquante expressions et tournures verbales triées dans le dictionnaire (qui en compte quelques milliers) en les inscrivant dans la logique d'une histoire sans que le procédé apparaisse trop systématique et lassant.

Jacqueline Sarrazin qui est comédienne avant d'être marionnettiste a tout naturellement choisi pour s'exprimer le théâtre d'objets dans lequel le rapport du comédien et de la marionnette se fait toujours au bénéfice du premier. Pour les besoins de sa cause elle incarne donc une Roberta, minidette des années twistantes, fleur bleue lavée à l'eau de rose, à qui son amoureux vient de poser un lapin. Pour se consoler de cet affront qui l'abandonne à une longue et dérisoire soirée de solitude elle se raconte des amours imaginaires fortement inspirées des romans-photos où les séducteurs sont plus souvent chirurgien qu'homme-grenouille. Pour matérialiser les rêves de Roberta, Jacqueline Sarrazin a créé une trentaine de marionnettes, des décors bourrés de fantaisie et une mise en scène qui a duchien.

A ceux qui se demanderaient à quoi peut bien servir un tel spectacle, on répondra seulement : à passer un bon moment.

F. B.



Salvatore Gatto, la tradition napolitaine.

tion qui a un peu manqué depuis le début du festival.
 Pendant trois heures, de 15 h à 18 h, le bitume appartiendra aux «Géants des Flandres» qui organiseront un défilé forcément gigantesque à travers les rues de la ville.
 Les marionnettistes de la rue offriront de leur côté une espèce de final rue piétonne et sur une partie de la place Ducale.
 Et surtout, surtout, entre 18 h et 20 h se produira un événement conçu par «Il centro teatro di figura». Dix marionnettistes de différents pays d'Europe présenteront simultanément leur spectacle dont le dénominateur commun est de perpétuer la tradition du théâtre populaire de la veine de Pulcinella.
 C'est sans doute la première fois au monde qu'une telle concentration du genre se produit. On pourra découvrir Maria Imperatrice (une Italienne et la seule femme), Paulo Comentale (Italie), Don Bishop (Angleterre), Liviu Berehoi (Roumanie), Henrik Kemini (Hongrie), Torum Celebi (Turquie), Alain Lebon et Michel Gauraz (France), la troupe de Tiumine (Russie), Salvatore Gatto (Italie) et Joao Paulo Cardoso (Portugal).



Chronique

Pinocchio revu et corrigé par Alexeï Tolstoï *

En 1956, Niana Caputo donnait une traduction en français d'un roman pour la jeunesse écrit, en 1936, par Alexeï Tolstoï.

Cette histoire, intitulée «La petite clé d'or» et sous-titrée «Les aventures de Bouratino», est une version du «Pinocchio» de Collodi, ainsi que l'explique son auteur : «Lorsque j'étais enfant, il y a de cela très, très longtemps, je lisais un livre qui s'intitulait "Les aventures de Pinocchio, poupée de bois" (en italien, poupée de bois s'appelle bouratino). Souvent, je racontais à mes camarades, filles et garçons, les captivantes aventures de Bouratino. Mais, comme le livre s'était égaré, je faisais chaque fois un récit différent, inventant des péripéties qui n'existaient pas dans le texte initial».

A vrai dire, les seize premiers chapitres de l'écrivain soviétique coïncident tellement avec les dix-neuf premiers chapitres de Collodi que l'on ne comprend pas immédiatement ce qui peut bien justifier sa démarche.

Une petite modification toutefois peut être considérée comme l'indice que le jeune Alexeï continue de lire «Pinocchio» dans l'adulte qui le réécrit : le prodige de la naissance du merveilleux pantin prend plus de valeur que celui de sa création par un adulte. Le point de vue enfantin a transformé le «complexe de Gepetto», ce fantasme de paternité idéale en fantasme de naissance idéale.

De plus, le titre et la version de Tolstoï placent son récit sous le signe d'un secret bien gardé. Les deux histoires divergent quand la version de Tolstoï devient la recherche du mystère d'une petite clé d'or curieusement arrivée entre les mains de Bouratino.

Collodi avait fait de Gepetto un personnage plein d'humour qui trompait sa misère par la représentation, au fond de sa soupente, d'un âtre éclairé d'un bon feu sous une alléchante marmite.

Dans la version de Tolstoï, l'âtre est peint non pas à même le mur mais sur une toile qui masque un passage secret. Un jour, caché dans un

pot, Bouratino entend des informations relatives à une petite clé d'or qui lui fera retrouver le chemin perdu de la maison paternelle. Pinocchio avait le nez long, Bouratino lui ressemble mais il a de plus «le nez fin».

D'ailleurs, Bouratino fait mieux encore que Pinocchio. Il réalise le vœu qu'avait formulé Gepetto en voulant fabriquer un pantin qui l'aide à gagner sa vie. Il découvre sous la toile peinte une épaisse couche de poussière, sous la poussière son propre portrait ainsi qu'une porte qu'ouvre la petite clé d'or et qui donne sur un magnifique décor. Ce décor est celui d'un théâtre de marionnettes bien plus beau que ce lui de Mangefeu et qui ne désemplira pas.

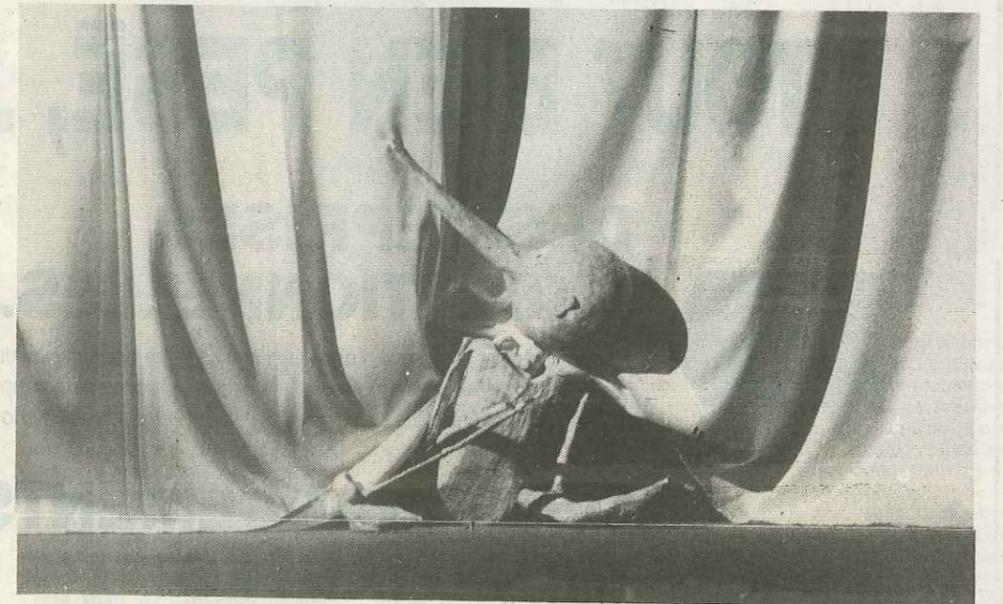
Grâce à son fils, Gepetto aura un emploi de joueur d'orgue de barbarie. Ce théâtre, découvert par Bouratino, sera géré par les marionnettes auxquelles il se joint.

Après avoir finement mené l'enquête, Bouratino devient un bon acteur, un bon administrateur et, somme toute, le tuteur de son propre père. De surcroît, il ne veut pas rester un ignorant, comme si le petit Alexeï Tolstoï protestait contre le manque de curiosité et de courage attribué aux enfants dans «Les aventures de Pinocchio». Bouratino organise ainsi ses jours : «Nous étudierons le matin et, le soir, nous jouerons du théâtre».

Bouratino a les capacités d'un adulte tout à fait respectable, ce qui n'est guère le cas de Pinocchio qui serait plutôt un jouet entre les mains du destin. Le mérite de Bouratino est reconnu autrement que par l'abandon de sa condition et de son aspect de pantin.

Tolstoï épargne à Bouratino le déchirement final qui met un terme à l'histoire du Pinocchio en même temps qu'à son étrangeté. Bouratino reste un pantin-enfant, capable de donner des représentations en compagnie de marionnettes, tandis que Pinocchio termine ses aventures seul, dans le giron d'un vieux père.

Si Alexeï Tolstoï a véritablement égaré son exemplaire de Pinocchio, comme il l'indique



dans sa préface, c'est peut-être afin de permettre au personnage bien-aimé de ne pas s'égarer, lui, sur la voie d'une impasse un peu triste et banale.

Il faut ajouter que Tolstoï épargne à Bouratino bien des misères survenues à Pinocchio, son amputation des pieds par brûlure ou sa transformation en âne, par exemple.

En rendant Bouratino autonome, responsable, y compris de son vieux père, en l'entourant de compagnons de son âge et de son acabit, en lui conservant son intégrité physique et psychique telle qu'il l'a empruntée au Pinocchio de Collodi, Tolstoï gomme cette férocité générale dans l'histoire de Collodi, principalement celle qui consiste à ne pas tenir compte de la bonne volonté de Pinocchio confronté à un environnement terrible et sans merci.

Si Tolstoï aménage Pinocchio à sa convenance, c'est qu'il en a la capacité, mais c'est aussi que le personnage d'origine ne lui convient pas entièrement : il en conserve précisément l'originalité tout en lui ménageant un sort beaucoup plus doux qui donne de surcroît une très bonne image de la curiosité, du courage et de l'intelligence des êtres jeunes.

Ne serait-ce pas signaler ce chef-d'œuvre de la littérature de jeunesse que sont «Les aventures de Pinocchio» décourage peut-être des enfants moins optimistes et moins imaginatifs qu'Alexeï Tolstoï. Mais les aventures de Pinocchio seraient-elles devenues un chef-d'œuvre si elles n'avaient pas fait un peu peur ?

* A ne pas confondre avec Alexeï Tolstoï, auteur de «Guerre et paix», «Anna Karenine», etc.

Annie GILLES